Engagement et réconciliation. Pierre Grappin: un parcours européen (préface)

Isabelle Rivoal

▶ **To cite this version:**

Isabelle Rivoal. Engagement et réconciliation. Pierre Grappin: un parcours européen (préface). Pierre Grappin, Mémoires d'un universitaire humaniste, Presses universitaires de Nanterre, 2019, 978-2-84016-354-1. hal-03346904

HAL Id: hal-03346904
https://hal.science/hal-03346904

Submitted on 16 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Engagement et réconciliation

Pierre Grappin : un parcours européen

La mémoire de Pierre Grappin est associée à l'université de Nanterre dont il a été le premier doyen de 1964 à 1968. Il ne s'agissait encore que d'une faculté de l'Université de Paris. Cette qualité de pionnier ayant choisi de quitter la Sorbonne et d'organiser avec une douzaine de collègues un nouveau campus sur les « plaines sableuses de la Garenne » suffit à marquer le lien avec notre grande institution de l'ouest parisien. Mais la figure du « doyen Grappin » reste surtout attachée à la période de mai 68. Son tête-à-tête avec Daniel Cohn-Bendit en est devenu l'un des symboles. À l'occasion du jubilé de ces événements, il semblait important de remettre à la disposition des lecteurs le récit autobiographique publié par Pierre Grappin en 1993. Ces souvenirs, intitulés *L'Ile aux peupliers*, avec en sous-titre *De la Résistance à Mai 68*, sont issus des conversations qu'il a eues avec Laurent Danchin, écrivain et critique d'art, dans sa maison du Jura. La réédition augmentée présente des textes et photographies extraits des archives du fonds Grappin, déposé à La contemporaine. Ces documents éclairent le parcours résolument européen, engagement de toute une vie, du doyen de Nanterre.

De la résistance à Mai 68 : le sous-titre n'est en effet pas anodin. Il renvoie à ces deux périodes de l'histoire nationale dans lesquelles Grappin fut un acteur reconnu et qui semblent ainsi baliser son autobiographie. Ce dernier souligne d'ailleurs d'autres coïncidences qui bornent en parallèle les mêmes événements historiques, comme pour mieux insister sur les hasards de l'histoire ou peut-être le destin, ce qui ne surprend guère chez cet élève de Jankélévitch. C'est ainsi à peine un peu plus d'un mois après l'ouverture de la faculté de Nanterre, le 19 décembre 1964, qu'André Malraux avait prononcé le discours d'hommage à Jean Moulin dont les cendres venaient d'être transférées au Panthéon et au projet avorté de libération duquel Pierre Grappin avait été associé. « J'ai cheminé de l'un à l'autre », nous semble-t-il dire aujourd'hui, « et les 'souvenirs du doyen de Nanterre' que je vous livre ci-après sont bien ceux d'un résistant engagé par conviction, d'un homme qui n'a eu de cesse de défendre les libertés ». *Les* libertés au pluriel, toujours concrètes et circonstanciées, plutôt que *la* Liberté avec majuscule des grands discours. Pierre Grappin livre ainsi ses mémoires de l'événement 68 dans la dernière partie d'un récit linéaire qui se déploie comme s'il lui avait fallu dire l'homme avant de pouvoir justifier l'acteur-doyen.

On a parfois dit de Pierre Grappin qu'il n'avait rien compris à 68... Éternel recommencement du débat entre les Anciens et les Modernes, un ancien monde et un nouveau monde écrirait-on aujourd'hui. Il n'aurait tout simplement pas été en mesure de saisir les aspirations de la jeunesse à sortir du carcan autoritaire de l'ordre établi. Cet

ordre, il aurait tenté de le maintenir envers et contre tout en recourant à l'action des forces de police. C'est peut-être essentiellement à cette perception d'intransigeance dans son action que Pierre Grappin entend répondre dans le chapitre qu'il consacre à ses souvenirs de 68. L'on y retrouve la trame des analyses rédigées en 1970 sur la transformation radicale de l'université devant la contrainte du passage rapide à l'enseignement de masse, mais la nature de la narration y est radicalement différente. De l'expérience nanterroise vingt ans après les faits, Pierre Grappin donne une chronique qui n'est pas sans évoquer le théâtre antique. La composition en cinq actes fonctionne comme une tragédie dont le dénouement fut annoncé à plusieurs reprises sous la forme d'un conseil répété à quitter ce poste avant que tout ne tourne mal : la première fois par le ministre Fouchet qui dès mars 1967 lui propose le rectorat de Nancy (« un complot politique se trame »), puis par Raymond Aron qui l'enjoint de se méfier des sociologues et enfin par la voix d'un ami communiste connu en résistance (« va-t'en d'ici en vitesse »). Le doyen affirme n'avoir pu envisager un instant de renoncer à son engagement vis-à-vis des collègues qui s'étaient lancés avec lui dans cette aventure, ni à la foule de ces étudiants qui avaient applaudi à leurs projets de réforme pédagogique et auxquels il rend hommage. Dès lors, l'histoire allait le mener jusqu'à la démission du 18 septembre 1968, celle d'un homme de bonne volonté que l'on sent encore meurtri vingt années après par l'hostilité qu'il a cristallisée alors, jusqu'à se voir traiter de nazi et de SS, lui, le résistant.

Le point de vue de Pierre Grappin sur 68 a été totalement ignoré en 1988 – « seule la BBC a jugé utile de me demander un entretien » écrit-il avec un peu d'amertume. La parution de *L'île aux peupliers* en 1993 n'est peut-être pas étrangère au portrait moins caricatural du doyen dressé en 2008 par Jean-François Sirinelli dans *L'évènement Janus*. Le fameux « malentendu générationnel » souvent mis en avant pour pointer l'incompréhension d'autorités universitaires dépassées fonctionnait en réalité dans les deux sens, rappelle l'historien. Il est tout aussi vrai que l'humanisme républicain de ces hommes de gauche, anciens résistants et attachés au rôle de l'intellectuel dont Grappin était le symbole, ne pouvait être reconnu par des « étudiants activistes qui voulaient s'exprimer de manière débridée », rejetant le « respect automatique et la rationalité ». Or, c'est sur cette impossibilité à reconnaitre les valeurs dont étaient porteurs ces hommes-là, que s'est construite la *doxa* d'un « pouvoir obtus recroquevillé sur une vision dépassée ».

Mais était-elle dépassée cette vision de l'université que Pierre Grappin n'a eu de cesse de défendre, lui qui dénonçait surtout la massification (« en quatre ans, de 1964 à 1967, on est passé d'une collectivité d'étude à une foule »), l'anonymat (la « révélation » d'un soir de novembre 1966 quand 200 étudiants le croisent et « n'identifient plus le Doyen ») et la technicisation (« ...les jeunes générations paraissent accepter plus facilement les décrets des machines, qu'elles jugent indiscutables, que les lois et les jugements formulés par de simples mortels ») qu'il observait à l'œuvre dans l'institution ?

Cependant, on ne comprendrait probablement pas tout de l'attitude ni de l'action de Pierre Grappin durant cette décennie si l'on omettait de considérer avec attention son aversion profonde pour les rapports de force et pour la violence qu'ils peuvent produire. Sans qu'il ne l'écrive jamais explicitement, le refus de la violence sourd du récit, comme valeur morale en soi et comme guide pour l'action. On le comprend à la lecture des

lignes qui achèvent le premier chapitre sur les souvenirs d'enfance : alors que son jeune collégien de fils se rêve déjà aviateur dans la prochaine guerre, le père de Pierre Grappin l'emmène à l'ossuaire de Douaumont près de Verdun et, après lui avoir conté des souvenirs de tranchée, le convainc de la stupidité des peuples qui s'épuisent à se détruire. Ce jour-là, il trace son destin en lui donnant une mission : apprendre l'allemand pour discuter avec l'ennemi afin d'éviter de se battre avec lui. D'autres carrières lui seront ensuite suggérées – commissaire de la marine marchande, médecin – mais il suivra finalement la voie que son père lui avait indiquée, en se consacrant aux études germaniques.

C'est à ce sujet que Pierre Grappin évoque des séjours en Autriche d'abord, en Saxe ensuite. Il y observe chez ses jeunes correspondants l'attrait du national-socialisme. Auprès d'Ernst et Hans d'abord, de Günther ensuite et plus tard de Wolf, c'est la rupture radicale entre un patriotisme attaché au Kaiser, celui des pères, et l'affranchissement assumé de la jeune génération qui se sent autorisée tout aussi bien à rompre avec l'orthographe qu'avec les vieilles institutions pour épouser « le sens de la grandeur de [sa] tâche et du dévouement à la patrie » qui le frappe. Résistant à la réécriture anachronique, il ne cache ni sa sympathie pour ces jeunes garçons qui disparaitront durant la guerre, ni l'expérience irremplaçable de cette « atmosphère nouvelle » faite de l'enthousiasme des jeunes gens durant les marches et les chants. C'était en 1933-1934 et c'est l'unique fois dans l'ensemble du récit où Pierre Grappin semble gagné par l'effervescence et la promesse de l'héroïsme – mais c'est peut-être parce qu'il est bien plus alors dans la position de « l'observateur-participant » que dans celle de l'acteur. Le séjour suivant, il l'effectuera pendant six mois en 1937 à l'Université de Münich, chargé par Raymond Aron d'étudier des textes du « Marx avant Marx ». Il n'en fera rien, consacrant l'essentiel de son énergie à se mêler de la vie en dehors de l'université au motif d'y acquérir une langue moins académique. Il avait fait la connaissance de Wolf qui faisait partie de la Hitlerjugend avec qui il a de nombreuses conversations sur la situation politique d'alors. Et le jeune Pierre Grappin discute en effet, il écoute, il rapporte le point de vue de ces jeunes alors qui ne croyaient pas devoir se battre contre la France et pense même avoir une certaine influence sur son ami bien qu'ils ne soient d'accord sur rien. L'inéluctable qu'il pressentait depuis le séjour münichois, se produit quelques semaines après son retour à Lyon en juin 1939.

Comme son père l'avait pressenti, la connaissance de l'allemand a effectivement conduit Pierre Grappin à jouer dans différentes circonstances les médiateurs et les interprètes. En mai 1941, il est requis par la commission franco-allemande d'armistice et rejoint Wiesbaden durant quelques mois. C'est là, qu'il prend la mesure de ce que signifie « être vaincu » et que résonne autrement encore l'appel du 18 juin. Il y rencontre un officier qui est son premier contact avec la France libre. Engagé dans la résistance en janvier 1942, il est chargé d'écouter les communications téléphoniques entre la Gestapo de Lyon et le fort Montluc où étaient enfermés les résistants. Il sera encore secrétaire-interprète au camp de Compiègne durant sa captivité. Après la guerre, il est affecté à l'administration de la zone française de Baden-Baden en juillet 1945 où il s'occupe du dossier des écoles et des universités avant d'être missionné à La Haye en 1947-1948 à la Conférence d'experts de la Fondation Rockfeller.

Le récit que Pierre Grappin donne de ces années de guerre et d'après-guerre est étrangement linéaire et factuel. On ne trouvera guère dans ces pages d'envolées lyriques. L'autobiographe Pierre se fait presque le biographe de Grappin. Il le dessine en serviteur de la patrie / de l'État, acceptant les unes après les autres les missions qui se présentent à lui ou qui lui sont confiées, sans jamais entrer dans l'analyse de son action dans ces années de reconstruction. Comme dans l'Allemagne des années 1930, Pierre Grappin se campe en témoin plus qu'en acteur, son récit s'animant essentiellement des rencontres qui sont finalement ce qu'il juge le plus significatif dans ce parcours européen. D'Heidegger à ce juif rescapé d'Auschwitz rencontré à la terrasse d'une brasserie strasbourgeoise ou de Sartre et Beauvoir avec lesquels il passe une soirée chez Merleau-Ponty à Uhlman le communiste allemand croisé en détention, le récit des rencontres permet d'éclairer l'homme Grappin qui laisse alors transparaître ses valeurs de la teneur des échanges... Acteur expliquant et contextualisant son action, il ne le devient véritablement qu'avec l'exposé des événements de 1968.

Homme de réconciliation au service de l'idée que les Lumières et la raison doivent guider l'action politique, Grappin le fut avec une ténacité plus farouche que ce qu'il en rapporte dans son autobiographie. De cela, ses engagements témoignent. Aussi, en 1992, Pierre Grappin est avec Alfred Toepfer le 3e lauréat du Prix De Gaulle-Adenauer qui distingue une contribution notable à la construction de l'amitié franco-allemande. Le fondement intellectuel de cette conviction qui s'est dessiné bien après l'épisode de Verdun et en dépit des séjours dans l'Allemagne des années 1930, Grappin l'a mis en œuvre en 1946 en lançant avec son épouse une revue, *Lancelot, der Bote aus Frankreich*, destinée à faire connaître aux Allemands, sans censure, l'actualité de la culture et de la pensée françaises. L'idée de dialogue et de réconciliation est toujours sous-jacente quand il décide alors du sujet de sa thèse. S'il doit poursuivre ses études germanistes, ce doit être en travaillant sur « l'Allemagne des poètes et des penseurs, en un temps voué aux idées d'humanisme et de tolérance : exactement l'inverse de ce qu'était devenue l'Allemagne hitlérienne ». Dans un article qu'il publie en 1961 sur Jacques Decour, Pierre Grappin fait sienne l'idée que « l'attitude humanisme caractérise la civilisation européenne depuis la Renaissance. Et comment imaginer cette civilisation sans l'Allemagne ? Dès le XVIe siècle, elle a été au premier rang ». Aussi, s'il a résisté avec constance contre l'occupation de sa patrie, Pierre Grappin n'a jamais oublié « l'autre Allemagne », celle de Dürer et de Goethe, celle de Kant, d'Hegel, Marx et surtout de Heine auquel il consacra une partie de sa carrière. Ses convictions européennes trouvent dans cette histoire intellectuelle commune, ouverte sur un universel, la nécessité de la réconciliation franco-allemande à laquelle Grappin a œuvré.

Les ressorts de l'action du doyen Grappin à Nanterre, comme auparavant ses prises de position contre la guerre froide et surtout contre la guerre d'Algérie, tiennent dans cette conviction profondément humaniste. Celle-ci est irréconciliable avec la prétention d'imposer la loi d'un groupe ou d'une idéologie, écrira-t-il. C'est ce contre quoi il s'insurgera finalement en 1968 en constatant que « la lutte des classes est entrée à l'université qui a été assimilée à un corps politique » or cette assimilation est pour lui « un mensonge, [car] dans l'université, il ne s'agit pas de pouvoir, mais de savoir ». C'est ce changement-là et les rapports de force entre étudiants et professeurs qu'ils dessinaient – la « contestation-agression » – que Grappin a le plus déploré par la suite. Ceci et le fait

que la « démocratie universitaire » a été imposée par une violence contestataire qui lui a rappelé une autre époque et face à laquelle la bonne volonté ne servait à rien.

C'est que Pierre Grappin est avant tout un homme d'étude et de savoir. Il est de ce point de vue un témoin intellectuel de premier plan du XX^{e} siècle et ses souvenirs – des récits de rencontres et de conversations le plus souvent – donnent à voir des hommes plus que des idées. Il a fréquenté Jankélévitch et Guitton, qui furent ses maîtres et amis, Aragon, Althusser ou encore Merleau-Ponty (qu'il ne pourra convaincre d'entrer en résistance) et Albert Schweitzer. À côté de ses contributions essentielles aux études germaniques, dont on connaît le dictionnaire franco-allemand (le « Grappin ») et l'aventure éditoriale de la publication dans les deux Allemagnes des œuvres complètes de Heine, Pierre Grappin a consacré une belle énergie à la vie des idées. C'est l'un des ressorts de son action, que l'on découvre au fil de ce parcours.

La réédition augmentée de cet ouvrage, épuisé depuis plusieurs années, aux Presses Universitaires de Nanterre remet à la disposition du public le parcours d'un témoin privilégié du XX^{e} siècle européen. Ses engagements libéraux et progressistes, sa volonté de réconciliation franco-allemande mise au service du projet européen, son attachement à un certain humanisme font pleinement de Pierre Grappin un homme de son temps. Il est fait par l'histoire de ce siècle sans jamais pour autant que le tragique ou le romanesque ne s'imposent dans son récit. Avec le recul d'un demi-siècle, les convictions de Pierre Grappin et de Daniel Cohn-Bendit, ces deux acteurs emblématiques du printemps 68 sur le campus de Nanterre, ne paraissent plus aussi irréconciliables. Dans le discours qu'il prononça en toge d'apparat lors de la cérémonie le faisant *Doctor Honoris causa* à Nanterre en 2014, Daniel Cohn-Bendit a exprimé ce seul regret que ses camarades et lui aient écrit « Grappin = SS » sur les murs de l'université. Pierre Grappin aurait probablement apprécié que la réconciliation publique ait lieu, et de cette manière, à l'Université de Nanterre.

Isabelle Rivoal